

---

## Les « Précieux Sangs » : reliques et dévotions | 2009

*Precious Blood: Relics and worship*

*I « Précieux Sangs »: reliquie e devozione*

---



**Electronic version**

URL: <http://journals.openedition.org/tabularia/399>

DOI: [10.4000/tabularia.399](https://doi.org/10.4000/tabularia.399)

ISSN: 1630-7364

**Publisher:**

CRAHAM - Centre Michel de Boüard, Presses universitaires de Caen

**Electronic reference**

Precious Blood: Relics and worship, 2009, *Tabularia* [Online], connection on 16 July 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tabularia/399> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tabularia.399>

---

This text was automatically generated on 16 July 2020.

CRAHAM - Centre Michel de Boüard

## TABLE OF CONTENTS

*Le Sang du Christ : sang eucharistique ou sang relique ?*

Marc Venard

*Les romans du Graal et le culte du Précieux Sang*

Edina Bozoky

# Le Sang du Christ : sang eucharistique ou sang relique ?

*The Blood of Christ, Eucharistic blood or blood relic?*

Marc Venard

---

- 1 Cet essai part d'une constatation, devenue question : la concomitance, vers le XII<sup>e</sup> siècle, entre l'abandon par l'Église latine de la communion des fidèles au calice et la montée du culte de reliques du Sang du Christ crucifié. Quel lien entre ces deux phénomènes ? La question semble d'autant plus pertinente à Fécamp, où la plus ancienne dévotion connue portait sur un miracle de vin consacré qui aurait pris l'apparence du sang, avant de se porter sur du sang miraculeusement apporté de Jérusalem. Nous tâcherons de démêler cet écheveau en passant notamment par le thème du Pressoir mystique, pour aboutir à la Réforme protestante qui revendique la communion au calice tout en rejetant les prétendues reliques.

## 1. Dans l'Eucharistie

- 2 À chaque messe, le Sang du Christ est rendu présent. Mais il n'est pas sensible ; il est sous l'espèce (nous dirions aujourd'hui : l'apparence) du vin. Il n'est même pas visible à l'élévation, car alors que le prêtre, répondant au désir des fidèles, montre l'hostie consacrée, il ne peut montrer que le calice, le contenant. D'autre part, il cesse d'être bu par les fidèles quand ils communient. J'emprunte au savant ouvrage de Joseph-André Jungmann sur l'histoire de la messe romaine<sup>1</sup> son exposé d'une évolution qui fut progressive. On a d'abord cessé de donner l'hostie dans les mains des communiants : par crainte qu'ils en fassent un usage sacrilège, et aussi par sentiment de respect croissant. Le concile de 878<sup>2</sup> stipule qu'« à aucun laïc ou femme on ne mettra l'eucharistie dans les mains, mais seulement dans la bouche »<sup>3</sup>. C'est au même moment que l'on est passé à l'usage du pain azyme, préparé en petites pièces : on évitait ainsi d'avoir des miettes.
- 3 La présentation du calice aux fidèles a persisté plus longtemps, malgré des mises en garde répétées. À Rome, on utilisait un calice spécial, ce qui permettait de diluer le vin

consacré dans du vin ordinaire. Ailleurs on ne faisait que plonger le pain dans le calice (pratique de l'*instinctio*). Mais le XII<sup>e</sup> siècle voit s'amorcer en Occident l'abandon de la communion sous les deux espèces. On tient à affirmer que le Christ est tout entier présent sous chaque espèce. La communion au calice sera formellement prohibée par le concile de Constance en 1415.

- 4 Pour répondre aux Réformateurs du XVI<sup>e</sup> siècle et justifier l'usage de l'Église catholique, le concile de Trente commence par affirmer, comme le faisaient les théologiens depuis le XIII<sup>e</sup> siècle, que le Christ est présent tout entier sous chacune des espèces<sup>4</sup>. Ensuite, il ajoute d'autres arguments, parmi lesquels l'argument d'autorité : l'Église a le pouvoir de régler les modalités de dispensation du sacrement de l'Eucharistie ; or c'est poussée par des raisons sérieuses et justes qu'elle a approuvé cette coutume de communier sous une seule espèce, et qu'elle a décidé d'en faire une règle<sup>5</sup>. Après la clôture du concile, le Catéchisme qui en est issu, publié en 1566, justifiera plus amplement cette règle<sup>6</sup>. Entre temps, la papauté avait accepté de concéder à certains souverains allemands et à leur peuple la communion au calice, mais cette concession devait être assez vite révoquée.
- 5 Restait toutefois l'usage du vin d'ablution que l'on donnait aux fidèles qui avaient communiqué à l'hostie. Un usage qui a permis à certains historiens d'aujourd'hui de tenter de compter le nombre des communicants par la consommation de vin enregistrée dans les comptes de paroisse<sup>7</sup>. Mais cette pratique risquait d'introduire dans les esprits une confusion avec le vin eucharistique<sup>8</sup>. Elle fut progressivement abandonnée, au cours du XVII<sup>e</sup> siècle.

## 2. Le Sang relique

- 6 Dans le même temps où disparaissait la communion au Sang eucharistique apparut la dévotion au Sang du Christ conservé comme une relique. Parlant de ces reliques, Calvin avec son esprit logique, allait distinguer le sang « miraculeux » et le sang « naturel »<sup>9</sup>.
- 7 Le Sang miraculeux est celui qui provient de miracles eucharistiques. À ce propos, il faut d'abord rappeler qu'aux yeux des théologiens catholiques, la présence eucharistique, même définie (depuis le XIII<sup>e</sup> siècle) comme une « transsubstantiation » n'est pas proprement un « miracle »<sup>10</sup> ; c'est un « mystère ». Il y a miracle quand le vin consacré apparaît comme du sang. C'est ce qui se serait produit à Fécamp au X<sup>e</sup> siècle<sup>11</sup>. Ces miracles se multiplient au XIII<sup>e</sup> siècle<sup>12</sup>. À Florence, en 1229, un prêtre qui avait douté de la présence réelle du Christ trouve du sang au fond du calice avec lequel il venait de célébrer la messe. Un miracle analogue se produit en 1263 à Bolsena ; cette fois, le sang se répand sur le corporal. De ces miracles, le plus célèbre est celui qui se serait produit à Paris en 1290 : une hostie, qu'un juif s'était procurée en subornant une servante, saigne quand il la profane d'un coup de couteau. Ce miracle dit « des Billettes », dont la connotation antijuive est trop évidente, fit l'objet d'un culte durable et d'une représentation imagée dont nous avons un bon exemple au Musée des Antiquités de Rouen. Il devait servir de modèle à un miracle semblable qui aurait eu lieu à Bruxelles en 1370. À chaque fois, l'objet miraculeux fut conservé comme une relique. Calvin ne manqua pas de s'en gausser : « Il y a aussi le sang miraculeux qui est sailli de plusieurs hosties, comme à Paris à Saint-Jean en Grève, à Saint-Jean d'Angély, à Dijon, et ailleurs en tout plein de lieux. Et afin de faire le monceau plus gros, ils ont ajouté le Saint canivet dont l'hostie de Paris fut piquée par un Juif, lequel les pauvres fols Parisiens ont en plus grand' révérence que l'hostie même<sup>13</sup>. »

- 8 Plus vénéré encore que ces reliques est le Sang « naturel » recueilli de Jésus crucifié selon divers légendaires. C'est à cette catégorie qu'appartient le Saint Sang de Fécamp, venu de Jérusalem par voie de mer, selon une légende apparue au XII<sup>e</sup> siècle<sup>14</sup>. On connaît aussi la légende du saint Graal, qui contenait le Sang recueilli par Joseph d'Arimathie, au pied de la Croix, dans la coupe dont Jésus s'était servi à la Cène. Elle prend forme avec le roman de Chrétien de Troyes intitulé *Perceval le Gallois ou le Conte du Graal* : « Dessous ses pieds tout bellement / Qui du sang étaient mouillés / Qui descoroit (ruisselait) de chacun pied / Autant qu'il en put onques avoir / En recueillit en son pouvoir / Dedans le Graal de fin or<sup>15</sup> ».
- 9 À Bruges, le Saint Sang fut apporté en 1148 par le comte Thierry d'Alsace. Au XIX<sup>e</sup> siècle, des reliques du Précieux Sang sont également vénérées à Billom en Auvergne, à Weingarten en Allemagne etc.

### 3. De la Croix au calice

- 10 Il est inutile, pensons-nous, d'insister sur la puissance affective qui s'attache au sang, et au sang du Christ en particulier. Rappelons-nous Pascal : « J'ai versé telles gouttes de sang pour toi. » Or entre le Sang eucharistique du Christ et le Sang relique, le lien est étroit, car c'est le même Sang rédempteur qui coule dans le calice.
- 11 Ce thème, cher à la dévotion des chrétiens, est passé dans l'iconographie sous plusieurs formes<sup>16</sup>. Fort ancien est le thème de la Fontaine de Vie, qui montre le Sang qui coule des plaies du Christ et devient source jaillissante pour ceux qui viennent y boire ou s'y plonger. Représentée de façon assez hiératique sur des manuscrits de l'époque carolingienne, la Fontaine de Vie prend à la fin du Moyen Âge un caractère fort réaliste, comme sur un retable de Jean Bellegambe conservé au Musée de Lille où l'on voit les fidèles, encouragés par des anges et des vertus, se précipiter nus dans un bassin surmonté du Christ en croix. L'historien Émile Mâle pensait que le peintre flamand avait pu être inspiré par le culte du Saint Sang si vivant dans la ville de Bruges.
- 12 La symbolique eucharistique se renforce quand le sang du Crucifié coule dans un calice, comme on le voit sur une miniature du Pontifical de Sherborne, daté de la fin du X<sup>e</sup> siècle (fig.1). Maurice Vloberg signale que ce thème figure sur un vitrail du XVI<sup>e</sup> siècle, à Lillebonne : on y voit un évêque qui célèbre la messe devant le Sauveur dont la plaie du côté laisse échapper du sang dans un calice ; il ajoute qu'une scène analogue figure sur une peinture murale qui se trouve, non loin de là, dans la chapelle du château de Saint-Maurice d'Ételan<sup>17</sup>. Plus abstraite, mais non moins parlante, est l'image qui sert de marque à un imprimeur de la fin du XV<sup>e</sup> siècle : à partir des instruments de la Passion, représentés selon la dévotion du temps, le sang coule dans un calice porté par deux anges (fig.3).
- 13 Avec le Pressoir mystique, nous sommes en présence de l'image la plus complexe et la plus riche<sup>18</sup>. À partir de la vigne plantée par le Père (Isaïe 5, 1-7), le Christ est au pressoir, « au pressoir j'étais seul » (Isaïe, 63, 2-3) ; mais il est aussi l'homme de douleur, le raisin pressé, dont le sang coule dans un calice, en liqueur de vie : le sang de la Nouvelle Alliance, selon la parole du Christ à la Cène (fig.3). Recueilli par les apôtres, ce sang eucharistique est par eux distribué aux fidèles.
- 14 Toutefois, ceux-ci n'ont plus le droit de communier au Sang du Christ. On en arrive ainsi à cette étrange représentation où, du Pressoir mystique, ce sont de petites hosties

de pin azyme qui s'écoulent dans le calice que tient un saint Pierre habillé en pape<sup>19</sup> ! (fig. 4). Il est clair que cette image sert à justifier la décision prise par l'Église catholique d'imposer aux fidèles de communier sous une seule espèce. D'une certaine façon, nous sommes ainsi revenus à notre propos initial.

- 15 Mais cette représentation date de 1511 ; dans moins de dix ans, la question de la communion au calice va resurgir.

## 4. Le sang eucharistique, mais pas de relique

- 16 Les Hussites, plus que Jean Hus lui-même, avaient fait de la communion sous les deux espèces (*sub utraque specie*) leur revendication majeure. C'est contre eux que le concile de Constance avait pris le décret que nous avons mentionné. Mais la question rebondit avec la Réformation du XVI<sup>e</sup> siècle. Luther, à partir de 1520, revendique à son tour le calice, et on lit dans la *Confession d'Augsbourg* (1530), à l'article 22 : « Chez nous, les deux espèces du Sacrement sont conférées aux laïcs parce que c'est un ordre clair et un commandement du Christ dans *Mathieu 26* : « Buvez-en tous<sup>20</sup> » ».
- 17 Une gravure de l'école de Cranach, que l'on peut dater de 1550 environ, représente Luther et Jean Hus distribuant la communion sous les deux espèces aux princes électeurs de Saxe (fig. 5). Calvin allait reprendre le même thème, sur un ton plus mordant : « Au lieu de distribuer au peuple le Sacrement du sang, selon le commandement du Seigneur, on lui fait croire qu'il doit se contenter de l'autre moitié. Ainsi les pauvres fidèles sont véritablement frustrés de la grâce que le Seigneur leur avait faite ; car si ce n'est pas un maigre bienfait que de communier au sang du Seigneur pour notre pâture, c'est une trop grande cruauté de le ravir à ceux auxquels il appartient<sup>21</sup>. »
- 18 Or, parallèlement, le réformateur s'insurge contre le culte des reliques, et notamment de celles du Sang du Christ. Nous l'avons déjà entendu s'élever contre les prétendus miracles eucharistiques. Il est encore plus véhément contre les reliques du sang « naturel » de Jésus-Christ : « Il y a puis après le sang, duquel il y a eu grands combats. Car plusieurs ont voulu dire qu'il ne se trouvait point de sang de Jésus-Christ, sinon miraculeux. Néanmoins il s'en montre de naturel en plus de cent lieux. En un lieu quelques gouttes, comme à La Rochelle en Poitou, que recueillit Nicodème en son gant, comme ils disent. En d'autres lieux des fioles pleines, comme à Mantoue et ailleurs. En d'autres, à pleins gobelets, comme à Rome, à Saint-Eustache. Même, on ne s'est pas contenté d'avoir du sang simple, mais il a fallu l'avoir mêlé avec l'eau, comme il saillit de son côté quand il fut percé en la croix. Cette marchandise se trouve en l'église Saint-Jean de Latran à Rome. Je laisse au jugement de chacun quelle certitude on en peut avoir. Et même si ce n'est pas mensonge évident de dire que le sang de Jésus-Christ ait été trouvé sept ou huit cents ans après sa mort pour en épandre par tout le monde, vu qu'en l'Église ancienne jamais n'en a été mention.<sup>22</sup> »
- 19 Il est probable que si les protestants, en 1562, avaient pu se rendre maîtres de Fécamp comme ils le firent de Rouen et de Dieppe, la relique du Saint Sang n'aurait pas échappé à leur fureur purificatrice...
- 20 Notre hypothèse de départ est-elle vérifiée ? Le culte du Sang relique, et plus spécialement des reliques du sang « naturel » du Christ – le Précieux Sang – fut-il une compensation pour des chrétiens frustrés par l'interdiction de communier au calice ?

La Réforme protestante apporte-t-elle la contre-épreuve de ce phénomène ? Nous étant contenté de fournir ici quelques pièces du dossier, on nous permettra de laisser au lecteur la responsabilité de conclure.

---

## ANNEXES

### Pourquoi les fidèles ne communient pas au calice

Catéchisme du Concile de Trente, 2<sup>e</sup> partie, chapitre 4, trad. Marc Venard.

LXX. En ce qui concerne le rite de la communion, les curés enseigneront qu'il est interdit, par la loi de la sainte Église, que nul ne prenne la sainte Eucharistie sous les deux espèces, sans autorisation de la sainte Église, en dehors des prêtres qui consacrent le corps du Seigneur dans le sacrifice. En effet, comme cela a été expliqué par le concile de Trente, bien que le Christ-Seigneur, dans la dernière cène, ait institué ce très haut sacrement sous les espèces du pain et du vin et l'ait donné aux apôtres, il ne s'ensuit pas que le Seigneur Sauveur ait ordonné que les saints mystères soient administrés à tous les fidèles sous les deux espèces. Car notre Seigneur, quand il parlait de ce sacrement, a fait plus souvent mention d'une seule espèce, ainsi quand il dit : « *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in aeternum* » (Jn 6, 51).

LXXI. Nombre de raisons, et assurément de très sérieuses ont amené l'Église non seulement à approuver cette coutume de communier sous une seule espèce, mais encore à l'imposer par l'autorité d'un décret.

*Première raison.* D'abord, en effet, il fallait éviter par-dessus tout que le sang du Seigneur ne fût répandu à terre, ce qui paraissait difficile à éviter s'il eût fallu le servir dans une grande multitude de peuple.

*Seconde raison.* En outre, comme la sainte Église doit être disponible pour les malades, il était fort à craindre que, si l'espèce du vin était conservée trop longtemps, il ne s'aigrît.

*Troisième raison.* De plus, il y a beaucoup de gens qui ne peuvent absolument pas supporter le goût ni l'odeur du vin.

*Quatrième raison.* C'est pourquoi, afin que ce qui doit être donné en vue du salut spirituel ne nuise pas à la santé du corps, il a été très prudemment décidé par l'Église que les fidèles recevraient seulement l'espèce du pain.

*Cinquième raison.* Il s'ajoute aux autres raisons que dans nombre de régions, on souffre d'une extrême pénurie de vin ; et que l'on ne peut en faire transporter d'ailleurs sans de très lourdes dépenses et des trajets très longs et très difficiles.

*Sixième raison.* Enfin, ce qui est le plus à considérer, il fallait arracher l'hérésie de ceux qui niaient que le Christ fût tout entier sous l'une et l'autre espèce, mais qui affirmaient que le corps était contenu, exsangue, sous l'espèce du pain, et le sang sous l'espèce du

vin. Afin donc que la vérité de la foi catholique fût mise sous les yeux de tous, par une décision très sage, on en est venu à la communion sous une seule espèce, celle du pain.

Il y a encore d'autres raisons réunies par ceux qui ont traité de ce sujet ; si le besoin s'en fait sentir, les curés pourront les fournir.

## Figures

Fig. 1 : Le calice sous les pieds du Sauveur. Miniature du Pontifical de Sherborne (fin du X<sup>e</sup> siècle)

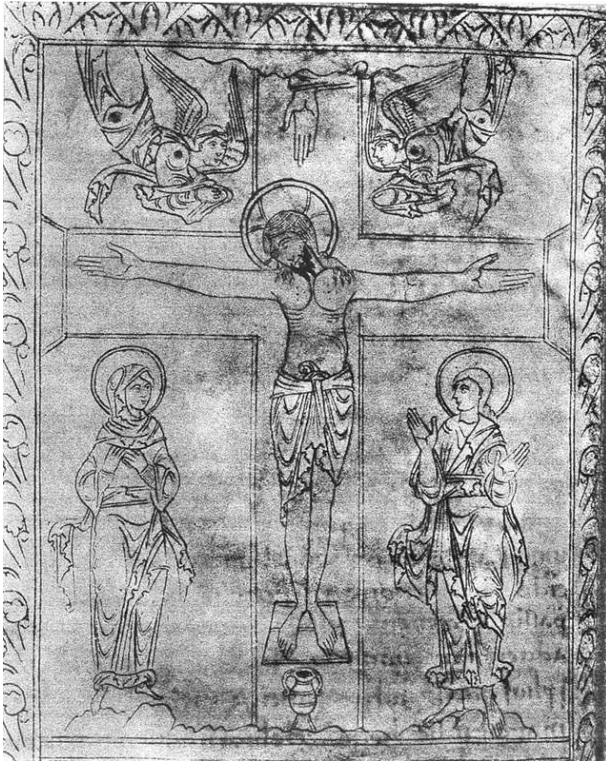




Fig. 2 : Marque d'imprimeur, fin du XV<sup>e</sup> siècle



Paris, Bibl. Nat., Dpt des Imprimés, Rés. Vélins 2232-33, tome 2, 1<sup>er</sup> f° (A1), (cl. B.N.)

Fig. 3 : Heinrich Vogtherr l'Ancien, « Christ au Pressoir », gravure sur bois, vers 1518



Strasbourg, Bibl. Nationale et Universitaire, (cl. B.N.U.)

Fig. 4 : École de Dürer, « Christ au pressoir », vers 1511



Ansbach, église Saint-Gumbert

Fig. 5 : École de Cranach, « Luther et Hus distribuant la communion aux électeurs de Saxe », gravure, vers 1550



(Cobourg, Veste Cobourg), (cl. dr. rés.)

## NOTES

1. JUNGSMANN, Joseph-André, *Missarum sollemnia. Explication génétique de la messe romaine*, Paris, Aubier, 1950-1953, 3 vol. tome III, p. 314-319.
2. *Ibid.*, p. 314.
3. *Gallia christiana*, tome XI, Paris, 1874, colonne 24.
4. *Concile de Trente*, session XIII, canon 3.
5. *Ibid.*, session XXI, *Doctrina de communione sub utraque specie*, chapitre 2.
6. On lira en annexe cette page du *Catéchisme du Concile de Trente*.
7. TOUSSAERT, Jacques, *Le sentiment religieux en Flandre à la fin du Moyen Âge*, Paris, Plon, 1960, p. 161-175. RESTIF, Bruno, *La Révolution des paroisses. Culture paroissiale et Réforme catholique en Haute-Bretagne aux XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles*, Presses universitaires de Rennes, 2006, p. 288.
8. Comme le montre cette ordonnance de l'évêque de Vaison visitant en 1600 la paroisse de Valréas : « qu'aux laïcs communiantz ne se serve du calice pour donner à boire le vin, mais qu'on se serve d'un verre. ». Arch. dép. Vaucluse, 6 G 14, fol. 18.
9. CALVIN, Jean, *Traité des reliques*, éd. Olivier MILLET, Paris, Gallimard, 1995, p. 198 : « Plusieurs ont voulu dire qu'il ne se trouvait point de sang de Jésus-Christ, sinon miraculeux. Néanmoins il s'en montre de naturel en plus de cent lieux. »
10. Quoi qu'en dise saint Thomas d'Aquin (*miraculorum a Deo factorum esse maximum*) dans un hymne à la louange de l'Eucharistie.
11. LE MAHO, Jacques, « Aux sources d'un grand pèlerinage normand : l'origine des reliques fécampaises du Précieux Sang », in *Identités pèlerines*, actes du colloque de Rouen, publiés sous la direction de Catherine Vincent, Rouen, PURH, 2004, p. 93-106.
12. VLOBERG, Maurice, *L'Eucharistie dans l'art*, Grenoble-Paris, Arthaud, 1946, 2 vol., p. 215-223.
13. CALVIN, *Traité des reliques...*, p. 217-218.
14. LE MAHO, « Aux sources d'un grand pèlerinage... ».
15. Publié par Charles POTVIN, Mons, 1868-1871, tome IV, p. 343.
16. VLOBERG, *L'Eucharistie...* p. 164-172.
17. *Ibid.*, p. 158.
18. *Ibid.*, p. 172-183, et surtout ALEXANDRE-BIDON, Danièle (dir.), *Le Pressoir mystique*, Paris, Cerf, 1990, 362 p.
19. Tableau de l'école de Dürer, vers 1511, conservé dans l'église Saint-Gumbert d'Ansbach. ALEXANDRE-BIDON, *Le Pressoir...*, p. 173.
20. LUTHER, Martin, *La Confession d'Augsbourg*, Paris, éd. du Centurion, Genève, Labor et Fides, 1979, p. 77.
21. CALVIN, Jean, *Petit traité de la sainte Cène* (1541), Paris, éd. Les Bergers et les Mages, s.d., p. 52-54.
22. CALVIN, *Traité des reliques...*, p. 198.

## RÉSUMÉS

On observe une curieuse concomitance entre le moment où L'Église latine abandonna le rite de la communion au calice et le développement du culte de la relique « naturelle » du Précieux Sang, celui du Christ crucifié. Les deux phénomènes sont-ils liés ? C'est précisément au XII<sup>e</sup> siècle, alors que se développe la dévotion au Précieux Sang de Fécamp, que l'Église latine met fin à la pratique

de la communion par le calice de vin. Sachant que la dévotion au Saint Sang connaît un grand essor au XII<sup>e</sup> siècle, la question est de savoir si cette évolution ne constitua pas une sorte de dérivatif à l'abandon de la pratique de la communion par le vin.

There is an intriguing coincidence between the moment when the Latin Church abandoned the rite of receiving communion wine and the development of the cult of the "natural" precious Blood relic, of Christ on the cross. Might there be a link between the two phenomena? It is precisely in the twelfth century, when the devotion of the Precious Blood [relic] at Fécamp develops, that the latin Church terminates the practise of receiving communion wine. In the knowledge that the devotion of the Holy Blood widely expands in the twelfth century, the question arises whether this evolution more or less derived from the abandonment of the practise of receiving communion wine.

## INDEX

**Mots-clés** : calice, Christ, communion, crucifixion, eucharistie, réforme protestante, reliques, sang du Christ

**Keywords** : chalice, Christ, communion, crucifixion, holy communion, protestant reformation, relics, blood of Christ

## AUTEUR

**MARC VENARD**

Université de Paris X-Nanterre

# Les romans du Graal et le culte du Précieux Sang

*Grail Literature and the Worship of the Precious Blood*

Edina Bozoky

---

- 1 La littérature du Graal est née à la fin du XII<sup>e</sup> siècle et connut son plus grand essor durant la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, en particulier dans son premier tiers. Il s'agit d'une série de romans, d'abord en vers, puis en prose qui, en grande partie, s'organisent en cycle. Leur cadre est constitué par la cour du roi Arthur et les chevaliers de la Table Ronde, dont certains se lancent à la « quête » du Graal. Si les premières œuvres ont été rédigées en ancien français, et la production la plus riche reste en français, d'autres romans ont été composés en allemand, en anglais, en italien, en espagnol, en norois<sup>1</sup>.
- 2 Les romans médiévaux du Graal ne peuvent pas être compris sans la connaissance du contexte de la religiosité médiévale des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. En particulier, certains thèmes de cette littérature reflètent la dévotion à la Passion du Christ et plus spécialement le culte du Saint Sang.

## La littérature du Graal

- 3 C'est dans le dernier roman de Chrétien de Troyes, intitulé *Perceval* ou le *Conte du Graal*<sup>2</sup>, datable entre 1181 et 1190, que le thème du Graal apparaît. Le jeune héros du roman, qui ne « devine » son nom – Perceval – qu'après sa visite au château du Graal, rencontre un homme en train de pêcher dans une barque sur une rivière. Celui-ci lui offre l'hospitalité pour la nuit et lui indique le chemin qui mène vers sa « maison ». Perceval n'aperçoit pas immédiatement le château blotti au fond d'une vallée. Accueilli par son hôte, infirme des jambes, le héros assiste, durant le repas, à un cortège étrange : un jeune homme sort d'une chambre, portant une lance d'une blancheur éclatante ; une goutte de sang perle à la pointe de la lance et coule jusqu'à la main du porteur. Puis viennent deux autres jeunes hommes, tenant des chandeliers d'or ; ensuite apparaît une demoiselle, tenant un graal entre ses deux mains, un plat large et peu creux, tandis

qu'une clarté extraordinaire se répand dans la salle ; et enfin, une autre demoiselle arrive avec un tailleor (plat à découper) en argent. Bien qu'intrigué par cette scène, le jeune héros garde le silence, se souvenant des conseils d'un vieux chevalier qui lui avait enseigné la discrétion. Le lendemain, il serait prêt à poser les questions : à qui sert-on le Graal ? et pourquoi la lance saigne-t-elle ? – mais il trouve le château complètement désert, et lorsqu'il part, le pont-levis se lève brutalement derrière lui<sup>3</sup>. Plus tard, il apprendra des bribes d'informations sur cette aventure. D'abord, une demoiselle lui fait des reproches véhéments : s'il avait posé des questions, il aurait guéri son hôte, le Roi-Pêcheur, blessé entre les jambes, et aurait empêché les malheurs qui frapperont sa terre<sup>4</sup>. Puis, au bout de cinq années d'errance, un vendredi saint, Perceval arrive chez un ermite qui se révèle être son oncle ainsi que celui du Roi-Pêcheur. Le saint homme lui donne un seul renseignement, quoique énigmatique, sur le Graal : c'est une « sainte chose » qui ne contient qu'une seule hostie et qui maintient en vie le vieux roi, père du Roi-Pêcheur<sup>5</sup>. Il ne dit rien sur la lance<sup>6</sup>. Mais dans un autre passage du roman, il est question d'une lance-qui-saigne qui, selon une prophétie, pourrait détruire le royaume de Logres (nom du royaume d'Arthur). C'est l'autre protagoniste du roman, Gauvain, qui est envoyé à sa quête, et ne fait pas grand-chose pour la trouver...

- 4 Le roman de Chrétien restant inachevé, le « secret » du Graal et de la lance ne pouvait pas être connu. C'est alors que plusieurs auteurs inventent soit une continuation, soit une « préhistoire » au roman de Perceval. Tout d'abord, à la fin du XII<sup>e</sup> siècle (ou début du XIII<sup>e</sup>), un certain Robert de Boron, dans son roman en vers *Joseph d'Arimathie* ou le *Roman de l'Estoire du Graal*<sup>7</sup> établit un lien entre l'histoire apocryphe de la Passion du Christ et le Graal (sans s'intéresser au thème de la lance). Robert a écrit également un *Merlin* en vers, conservé seulement en fragments, et peut-être un *Perceval* dont il ne reste rien. La mise en prose<sup>8</sup> de cette hypothétique dernière partie constitue une histoire du Graal christianisé qui situe les épisodes en Bretagne, à l'époque de la chevalerie arthurienne. La trilogie *Joseph-Merlin-Perceval* relie, pour la première fois, la Terre Sainte au pays des Bretons insulaires, et combine les légendes apocryphes sur la Passion du Christ avec les traditions pseudo-historiques sur Arthur et avec la matière des contes merveilleux celtiques.
- 5 Dans le même temps, également à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, sont composées les deux premières *Continuations*<sup>9</sup> du roman de Chrétien, en reprenant le fil des aventures respectivement de Gauvain et de Perceval. Vers la fin du premier tiers du XIII<sup>e</sup> siècle, deux autres *Continuations* naissent (celles de Manessier<sup>10</sup> et de Gerbert de Montreuil<sup>11</sup>).
- 6 C'est de cette époque que date aussi l'imposant cycle du Graal en prose, appelé cycle de la Vulgate ou *Lancelot-Graal*. Sa partie la plus célèbre est la *Quête du saint Graal* (1225-1230)<sup>12</sup> dont le protagoniste, Galaad, est un chevalier pur et chaste, qualifié de *celestiel*, seul digne d'achever l'aventure du Graal. Pour faire le lien avec les temps christiques mais aussi avec le monde arthurien, deux autres romans du cycle sont importants : *Estoire del Saint Graal* (vers 1230-1235)<sup>13</sup> et le *Lancelot « propre »* (vers 1220-1225)<sup>14</sup>. Ce cycle sera en partie refondu et incorporé dans le *Tristan en prose*<sup>15</sup>, immense roman-fleuve très populaire à la fin du Moyen Âge.
- 7 Il faut également mentionner un roman en prose à part, le *Perlesvaus* ou le *Haut livre du Graal* (datation discutée : début du XIII<sup>e</sup> siècle, ou après 1230)<sup>16</sup>, caractérisé par une atmosphère assez curieuse, et dont le thème principal est la lutte de la Vieille Loi (le paganisme) et de la Nouvelle (le christianisme). Perceval et ses compagnons y mènent une véritable croisade pour imposer le christianisme.

- 8 Plusieurs aspects du thème du Graal ont un lien étroit avec le culte du Saint Sang.

## Le Graal et la lance-qui-saigne, reliques de la Passion

- 9 Premièrement, les deux objets énigmatiques qui apparaissent dans le *Perceval* de Chrétien de Troyes deviennent des reliques contenant ou conservant le Saint Sang du Christ.
- 10 Robert de Boron ne mentionne que le Graal dans son roman inspiré des apocryphes de la Passion (l'*Évangile de Nicodème*<sup>17</sup>, connu aussi sous le nom de *Gesta Pilati* ; *Vindicta Salvatoris*<sup>18</sup>). Il identifie le Graal avec un plat (*veissel*) utilisé lors de la Cène. Lors de l'arrestation du Christ, un Juif l'emporte et l'offre à Pilate, qui le donne à Joseph d'Arimathie par amitié. Lorsque Joseph et Nicodème descendent de la croix le corps du Christ, Joseph le lave, et il voit le sang s'écoulant de ses plaies. Il court alors prendre le *veissel* pour y recueillir le sang. Ensuite Joseph enveloppe le corps du Christ dans une étoffe et le dépose dans un sépulcre de pierre. Plus tard, Joseph d'Arimathie est emprisonné mais, miraculeusement, Dieu lui apporte à la prison le *veissel* que Joseph avait caché dans sa maison. À sa vue, Joseph est rempli de la grâce du Saint-Esprit. Dieu (en fait, Jésus-Christ) confie la garde du récipient à Joseph et lui explique comment célébrer une cérémonie eucharistique que Joseph devra accomplir avec le plat<sup>19</sup>.
- 11 L'identification de la lance-qui-saigne a lieu dans les *Continuations* du roman de Chrétien : dans la *Continuation-Perceval*, Gauvain apprend par le Roi-Pêcheur que c'est la lance dont le Christ avait été transpercé sur la croix (ms E, v. 31188 sq.). Dans la *Continuation-Gauvain*, version longue, c'est aussi Gauvain qui obtient l'information. Mais ici, lors de la seconde visite de Gauvain au château du Graal, la lance n'est pas portée en cortège ; elle est fichée dans un vase (*orcel*) d'argent, saignant à foison ; les éclaboussures des gouttes de sang sont visibles tout autour du récipient. Le sang vermeil est conduit par un tuyau (*tuël*) d'or dans un conduit d'émeraude qui sort de la salle. Le roi raconte à Gauvain que c'est la lance dont le Christ avait été transpercé à la croix ; depuis, elle se trouve toujours au château du roi ; elle saigne continûment et saignera jusqu'au jour du Jugement dernier (v. 17396 sq.). Ce jour-là, tout le monde verra le Créateur verser du sang aussi frais que le fait actuellement la lance. Selon cette Continuation, Joseph d'Arimathie a fait fabriquer le Graal en or pur, et le jour de la Crucifixion, il y a recueilli le sang du Christ qui coulait de ses blessures. Il plaça ensuite le Graal dans une armoire précieuse et il y pria chaque jour pour vénérer le Saint Sang.
- 12 L'essentiel de la christianisation du Graal et de la lance se fait donc peu après la mort de Chrétien de Troyes. Tout en gardant des traits qui rappellent les objets merveilleux du conte populaire, ils sont désormais des reliques contenant ou conservant le Saint Sang. Ce processus d'identification reflète l'essor du culte des « instruments » de la Passion du Christ. Sur le modèle des récits de translations de reliques, les romans du Graal racontent aussi les itinéraires aventureux du Graal et de la lance, avec plus de détails dans le cas du Graal que dans celui de la lance. De même, à la manière des reliques, le Graal et la lance accomplissent des miracles, en particulier des miracles de guérison. Toutefois nous devons souligner que, même dans les romans les plus « christianisés », le Graal présente des aspects magiques. C'est ainsi que, dans la *Première Continuation*, le Graal est dispensateur de nourritures et de boissons terrestres : en cas de besoin, Joseph prie Dieu et le Graal arrive et dépose partout du vin et des mets en abondance au

gré de chacun ! Il en est ainsi lors de la visite de Gauvain au château mystérieux d'un roi : le Graal sert le pain et le vin et tous les mets (p. 295). De même, dans la *Continuation* de Gerbert de Montreuil, Joseph d'Armathie et ses compagnons, jetés en prison, sont nourris par le Graal (v. 44678 sq.). Dans d'autres romans, le motif du vase d'abondance est influencé par le miracle évangélique de la multiplication des pains et des poissons. Dans un épisode de *L'Estoire*, Josephé, fils de Joseph d'Armathie, et ses compagnons – plus de cinq cents personnes – reçoivent douze pains qui ne suffisent pas à tout le monde. Josephé fait alors partager les pains en trois et fait apporter le Graal : après quoi, les douze pains non seulement rassasieront tout le monde, mais il en restera même<sup>20</sup>. Dans la *Queste*, le Graal apparaît le jour de la Pentecôte à la cour d'Arthur et, passant devant les tables, dépose devant chaque chevalier des mets que celui-ci désire<sup>21</sup>.

- 13 Cependant c'est l'aspect *relique* qui domine dans ces romans. Soulignons qu'à ces reliques de la fiction correspondent des objets réels, dont certains sont attestés dès le haut Moyen Âge. La légende de Longin et de sa lance a fortement influencé le thème de la lance-qui-saigne dans la littérature du Graal<sup>22</sup>. L'arme par laquelle Longin avait transpercé le côté du Christ, était une relique précieuse, considérée comme l'un des instruments du salut. Selon une source byzantine, la *Chronique pascale*, sa pointe est arrivée de Jérusalem à Constantinople au début du VII<sup>e</sup> siècle<sup>23</sup>. Mais vers 670, selon Arculfe, rapporté par Adamnan, cette lance est toujours conservée à Jérusalem, dans la basilique constantinienne du Martyrium, élevée sur l'emplacement de l'invention de la Croix<sup>24</sup>. Au X<sup>e</sup> siècle, Constantin Porphyrogénète parle de la cérémonie de vénération de la lance le Vendredi saint. Elle se trouve alors à la chapelle de la Vierge du Phare du Palais<sup>25</sup>. C'est de cette même relique que saint Louis obtient un morceau en 1242<sup>26</sup>. Mais une autre a été aussi découverte en 1098 à Antioche, et a joué le rôle d'*excitatorium* dans l'élan des croisés à la poursuite de leur chemin jusqu'à Jérusalem<sup>27</sup>. La lance disparaît de la documentation dès le début du XII<sup>e</sup> siècle.
- 14 Il est important de noter que, dès le XII<sup>e</sup> siècle au moins, apparaissent des plats que l'on dit avoir servi à la Cène au repas du Seigneur, bien qu'il ne semble pas possible d'établir un lien direct entre ces « reliques » et la genèse du thème du Graal. Le *Sacro Catino* de Gênes (conservé dans le trésor de la cathédrale), a été rapporté par Guglielmo Embriaco (« Tête de Maille ») de la Terre sainte, soit en 1101 de Césarée de Palestine, soit en 1099 d'un temple construit par Hérode le Grand à Jérusalem. En réalité, c'est une coupe en émeraude, une œuvre islamique du IX<sup>e</sup> siècle (?)<sup>28</sup>. C'est seulement Jacques de Voragine, archevêque de Gênes (1230-1298) qui l'identifie au saint Graal « selon quelques livres anglais<sup>29</sup> ».
- 15 Le Saint Calice de Valence fut aussi considéré comme le plat de la Cène. Selon la légende, il aurait été apporté de Jérusalem à Rome par saint Pierre. Sous la persécution de l'empereur Valérien, il aurait été confié au diacre saint Laurent, qui l'a envoyé en Espagne, dans l'église de Huesca. À cause des invasions arabes, il a été transféré à San Juan de la Peña où il est resté jusqu'en 1399, puis est passé à la chapelle royale de Saragosse. Il est conservé depuis 1439 à la cathédrale de Valence<sup>30</sup>.
- 16 Dans le même temps, bien qu'un assez grand nombre de reliques du Saint Sang soient attestées en Orient et en Occident, leurs récipients mêmes ne furent pas particulièrement vénérés.



- 17 Si l'on se tourne maintenant vers les « cérémonies » graaliennes, on constate que la symbolique du Graal et en partie celle de la lance se réfèrent davantage au culte eucharistique qu'à la vénération des reliques du Saint Sang.

## La transsubstantiation et les visions graaliennes

- 18 Le Graal devient également symbole du sacrement de l'Eucharistie et de la grâce du Saint-Esprit, et les liturgies graaliennes mettent en scène des visions frappantes de la présence réelle et de la transsubstantiation, dans lesquelles le motif du sang du Christ occupe une place importante.
- 19 Déjà dans le roman de Robert de Boron, Dieu enseigne à Joseph comment faire le « service du Graal » – c'est-à-dire la célébration du rite eucharistique : « Tu m'as enlevé de la croix et tu m'as couché dans le sépulcre : ces faits sont symbolisés par l'autel sur lequel me mettront ceux qui me sacrifieront. Le linge où je fus enveloppé sera appelé corporal. Le vase dans lequel tu as mis mon sang, quand tu l'as recueilli de mon corps, sera appelé calice. La patène qui sera placée dessus représentera la pierre scellée sur moi, quand je fus mis au tombeau...<sup>31</sup> ».
- 20 Mais c'est surtout dans *L'Estoire* et la *Queste* que le lien entre le sacrifice du Sauveur, l'Eucharistie et le Graal est établi d'une façon visionnaire. Dans *L'Estoire*, qui constitue la préhistoire de l'aventure du Graal, Joseph d'Arimathie emporte le Graal (appelé ici *escuelle*) dans une *arche* (coffre) dans le royaume de Sarras, en Orient. C'est ici qu'ont lieu l'ordination et le sacre de Josephé par Jésus-Christ, au milieu d'une série de visions miraculeuses. Lorsque Josephé ouvre l'arche – qui tout à coup s'agrandit alors quatre fois de sa taille –, il voit d'abord une présentation animée des instruments (ou les « armes du Christ » : *Arma Christi*) de la Passion, tenus par des anges : la croix, trois clous (de la crucifixion), la lance, l'éponge et le fouet. En deuxième « tableau », il est témoin du perçement par la lance du côté de l'homme crucifié ; sortant de la plaie, le sang et l'eau coulent dans l'écuelle (le Graal) que son père avait déposée dans l'arche. Plus tard, Josephé voit, posés sur un autel, les trois clous et le fer de la lance, tout sanglants, ainsi que l'écuelle et, au milieu de l'autel, un riche *vaissiel* d'or recouvert d'un couvercle d'or et d'un tissu blanc. Ensuite, les anges apportent un récipient plein d'eau, un *jetoir* (goupil), des toiles blanches, des encensoirs. Apparaît Jésus-Christ en personne, et un ange asperge d'eau tous les assistants. Jésus-Christ explique à Josephé que c'est l'eau de la purification, pour nettoyer le lieu de tout mauvais esprit. Dans cette série de scènes, les instruments de la Passion sont animés – avec une véritable reconstitution d'un moment de la Passion –, et sont mis en relation directe, sur l'autel, avec le sacrement de l'Eucharistie<sup>32</sup>. Il s'agit, entre autres, d'une évocation précoce de la « messe de saint Grégoire » : en effet, la représentation de la vision des instruments de la Passion devant un célébrant de la messe – en l'occurrence, saint Grégoire – est un thème iconographique de la fin du Moyen Âge<sup>33</sup>.
- 21 Dans la *Queste*, le Graal apparaît à plusieurs reprises, soit en rêve, soit en vision. C'est la scène finale du roman qui contient la vision la plus extraordinaire<sup>34</sup>. Galaad, le chevalier élu de l'aventure et les chevaliers dignes assistent au château de Corbenic à une liturgie à la fois céleste et réelle. La messe est célébrée par l'évêque Josephé : quatre anges l'assistent, dont deux portent des cierges, le troisième, un linge de *samit* (soie) vermeil, et le quatrième tient la lance dont le sang coule dans une boîte qu'il porte dans son autre main ; ensuite, il fait couler le sang dans le Graal. Josephé lève la

lance et couvre le Graal de la *touaille*. Il prend une hostie en semblance de pain dans le Graal. Quand il le lève, un enfant au visage de feu descend du ciel. Le miracle de la transsubstantiation s'accomplit alors : l'enfant entre dans le pain et tous ceux qui sont dans la salle voient très distinctement que le pain prend la forme d'un homme charnel. Après l'avoir tenu un long moment, Josephé le repose dans le Graal. Ensuite, Josephé annonce aux chevaliers qu'ils seront nourris par le Sauveur en personne de la « nourriture la plus sainte et la plus douce ». Il disparaît, et sort alors du saint *vaisseau* un homme tout nu, dont les mains, les pieds et le corps sont tout sanglants – le Christ. C'est lui qui donne la communion aux chevaliers, puis il explique à Galaad que le Graal est l'écuelle dans laquelle Jésus-Christ avait mangé l'agneau le jour de Pâques. Ensuite, il ordonne à Galaad de l'emporter à la cité de Sarras, au Palais spirituel. Mais avant de partir, il doit guérir le Roi Méhaigné (« blessé »), en oignant ses jambes et ses cuisses avec le sang de la lance.

- 22 À la fin du roman, au Palais Spirituel, une nouvelle célébration mi-céleste mi-terrestre a lieu autour du Graal que Galaad dépose sur une table d'argent et recouvre d'une arche d'or et de pierres précieuses. Un homme vêtu en évêque, entouré d'anges, célèbre la messe ; lorsqu'il ôte la patène couvrant le Graal, il invite Galaad à regarder à l'intérieur du vase. Il devient alors témoin des mystères célestes. Il meurt peu après, et une main qui descend du ciel emporte alors le Graal et la lance<sup>35</sup>.
- 23 Je n'ai évoqué ici que les passages les plus significatifs de la « liturgie » du Graal. Ils ont été écrits à l'époque où la transsubstantiation est devenue dogme officiel (1215, IV<sup>e</sup> concile œcuménique de Latran). Dans la littérature édifiante, un grand nombre de miracles racontent dès le XII<sup>e</sup> siècle la révélation de la vraie nature de l'Eucharistie, sous la forme de l'enfant Jésus, le Christ souffrant, etc. (écrits de Pierre le Vénérable et d'Herbert de Clairvaux ; Conrad d'Eberbach, *Exordium magnum ordinis cisterciensis*, 1193-1221 ; Césaire de Heisterbach, *Dialogus miraculorum*, 1223-24, etc.)<sup>36</sup>. Mais avant même que le culte eucharistique atteigne son apogée<sup>37</sup>, il est remarquable que, dans les romans du cycle de la Vulgate, nous trouvons toute une panoplie d'images particulièrement évocatrices se rapportant à la présence réelle : l'apparition de l'enfant, du Christ de pitié, mais aussi celle des instruments de la Passion, avec la vision du sang sacrificiel du Christ crucifié. On doit souligner que, dans la *Queste*, l'accent est mis sur le caractère proprement eucharistique du Graal, et le culte du Précieux Sang est ramené à la lance. Cependant, le Graal de la *Queste*, apparaissant un certain nombre de fois et faisant divers miracles, ne peut pas être réduit à une manifestation du sacrement eucharistique : avec Albert Pauphilet, on peut dire que « tous les attributs du Graal sont ceux mêmes de Dieu. [...] il a la toute-puissance et la grâce miraculeuse » ; « Li sains Graaus, ce est la grace del Saint Esperit, » dit un ermite. « Plus exactement, le Graal, c'est la manifestation romanesque de Dieu<sup>38</sup> ». De cette façon, « la quête du Saint Graal, les aventures du Saint Graal, c'est l'histoire des âmes à la recherche de Dieu...<sup>39</sup> ».
- 24 D'autres épisodes des romans du Graal sont également associés à la symbolique eucharistique et au Saint Sang. Évoquons notamment l'aventure de la Bête glatissant<sup>40</sup>. Dans le *Perlesvaus*, le héros arrive un jour dans une belle lande, au milieu de la Forêt *soutaine* (« reculée »). Il y aperçoit une croix vermeille, et un beau chevalier, vêtu de blanc et tenant un *vessel* d'or ainsi qu'une très belle demoiselle, également vêtue de blanc, et tenant aussi un *vessel* d'or. Survient alors la Bête glatissant, une bête hybride, toute blanche, très belle, plus petite qu'un renard. On entend le glapisement de douze chiots dans son ventre... Affolée, la bête court vers la croix et met bas ses chiots, qui la

tuent et la dépècent, mais ne la mangent pas. Alors le chevalier et la demoiselle prennent les morceaux de sa chair et les mettent dans leurs récipients, adorent la Croix et s'en vont. Une odeur suave se répand à cet endroit. Il semble évident que cet épisode est une transposition assez curieuse du sacrifice du Christ et du thème de l'Eucharistie.

## Blessures et guérisons

- 25 Un troisième thème, celui de la blessure du Roi-Pêcheur et de ses doublets, a un rapport plus ou moins étroit avec le sang du Christ, par le biais du Graal ou de la lance. Depuis Chrétien de Troyes, ce thème est fondamentalement associé à l'aventure du Graal. Selon le *Perceval* de Chrétien, si Perceval avait posé les questions sur le Graal et la lance, le Roi-Pêcheur, infirme à la suite d'une blessure entre les hanches, aurait guéri ; sans cela, il reste *méhaigné*, et son pays, dévasté. Dans quelques autres romans du Graal, la blessure du roi, liée parfois à la fertilité de son pays, conserve un caractère archaïque, non chrétien. Mais dans les romans du cycle de la Vulgate, les blessures des rois, parfois gardiens du Graal, constituent le contrepoint de la blessure du Christ. Dans *L'Estoire* et la *Queste*, la guérison de la blessure, produite par le sang de la lance-qui-saigne, se réfère au salut de l'humanité par le Christ. Dans un épisode de *L'Estoire*, un ange guérit si bien la blessure de Josephé avec le sang qui a coulé de la lance qu'aucune trace n'en reste<sup>41</sup>. Nous avons évoqué comment Galaad guérit le roi en l'oignant avec le sang de la lance dans la *Queste*<sup>42</sup>. Il est curieux que, sur un dessin d'un manuscrit de la *Queste*, Galaad touche la jambe du roi avec le Graal, en forme d'un calice, comme si l'instrument de la guérison était le récipient même (ms BnF fr. 343, f. 103)...<sup>43</sup>.
- 26 La littérature graalienne témoigne que les préoccupations majeures de la dévotion, de la piété, voire de la théologie peuvent imprégner même des œuvres de fiction, dont le principal public appartenait à la chevalerie, à la société de la cour. Mais toutes ces transpositions littéraires de thèmes religieux n'ont pas réussi pour autant à transformer les romans du Graal en écrits didactiques : l'Église se méfiait de cette légende qu'elle n'a jamais admise comme authentique. Toujours est-il que la variété des aventures, la diversité des personnages, la richesse des motifs merveilleux en font des œuvres fascinantes dont la popularité perdure jusqu'à nos jours.

## Conclusions de la Table ronde

- 27 Les communicants à ce colloque ont brossé les divers aspects du thème du Précieux Sang, de ses aspects généraux à l'analyse des manifestations spécifiques de son culte et de ses reliques. De même, nous avons pu parcourir, dans la durée, jusqu'à notre époque où le culte des reliques garde son actualité comme Cyril Brun l'a souligné, tout en s'interrogeant sur le sens de ces dévotions aujourd'hui.
- 28 André Vauchez a mis en relief l'intérêt actuel pour l'histoire des reliques : depuis une petite trentaine d'années, les chercheurs revoient l'importance des reliques dans l'histoire, leur fonction même dans l'exercice du pouvoir, au-delà de leur rôle religieux.
- 29 Jacques Le Maho a permis de « revisiter » l'histoire des textes sur Fécamp en ouvrant la voie à de nouvelles recherches, en exprimant quelque doute sur l'existence d'un pèlerinage avant la fin du XII<sup>e</sup> siècle. Il a montré le lien entre reconstruction et réinvention d'une relique, un dossier dont l'exploration devrait être continuée.

- 30 Nicholas Vincent s'est attaché au rapport quelque peu incertain entre les reliques de Fécamp et de Norwich dans une passionnante communication. Lucile Tran-Duc a mis en contexte le dossier de Fécamp, en le comparant avec les autres reliques célèbres qui apparaissent avant 1204, et en soulignant leur lien privilégié avec les grands laïcs.
- 31 Puis nous avons fait le tour des interprétations symboliques et spirituelles du sang du Christ par le biais d'un thème iconographique – des anges autour de la Croix – avec la communication de Christine Pellistrandi.
- 32 L'évocation de la littérature du Graal, étroitement liée aux objets-reliques du sang du Christ, a permis de mesurer l'impact des préoccupations religieuses de la fin XII<sup>e</sup>-début XIII<sup>e</sup> siècle sur la fiction des romans arthuriens.
- 33 Enfin, nous avons abordé la relation du Saint Sang avec la théologie de l'Eucharistie (Pascal Pradié, « Controverses eucharistiques » ; Marc Vénard, « Sang eucharistique – sang relique »). Avec la communication de Nicolas Leroux, qui a évoqué la pratique du pèlerinage au XIX<sup>e</sup> siècle, nous sommes presque arrivés au seuil de notre époque...
- 34 Pour terminer mes rapides conclusions, je voudrais faire part de quelques réflexions autour du thème du Saint Sang.
- 35 Depuis les plus anciennes civilisations, le sang représente l'essence même de la vie, il véhicule la vie. Au Moyen-Orient, le sang était considéré comme un archétype de l'âme humaine ; dans la Bible, Iahvé dit à Moïse que l'âme de la chair est dans le sang. De même, dans la médecine antique, le sang est associé au souffle vital.
- 36 Dans le christianisme, curieusement, le Saint Sang, celui du Christ, n'est pas l'objet des plus importantes vénération, et son culte se développe plutôt tardivement. Pourtant, le sang des martyrs figure parmi les principaux attributs de la sainteté dès le IV<sup>e</sup> siècle. Toute une série de références pourraient être évoquées, indiquant que la fraîcheur du sang des martyrs, ou le sang qui se remet à couler de leur blessure bien après leur mort, attestent qu'ils sont toujours vivants dans leurs restes corporels. Ces phénomènes miraculeux sont la manifestation du pouvoir divin, de la *virtus*. Grégoire de Naziance attribue à quelques gouttes de sang la même efficacité qu'au corps dans son intégrité.
- 37 Mais en ce qui concerne le sang du Christ, il y avait une réticence. On vénérât davantage les objets qui ont été en contact avec son sang, ou tout simplement avec sa Passion. En tout cas, on peut constater que les reliques du sang du Christ sont souvent associées à d'autres reliques ou images miraculeuses : à Reichenau, le Saint Sang se trouve dans un reliquaire de la Croix ; à Mantoue, on découvre dans une église le sang du Christ en même temps que le corps de Longin ; le Volto Sancto arrive miraculeusement à Lucques avec deux ampoules du sang du Christ (dont une sera donnée à Luni). Les plus célèbres miracles du sang du Christ du haut Moyen Âge sont ceux du sang *miraculeux* qui coule des images attaquées comme l'icône du Christ à Béryte. De l'image du Christ, transpercé par un Juif, a jailli du sang que l'on a ensuite diffusé par l'envoi des ampoules. Cette image a d'ailleurs joué un rôle dans la querelle de l'iconoclasme en Orient, figurant parmi les preuves qui légitimaient la vénération des images. Mais aussi, en Occident, dans une chronique rédigée à la fin du X<sup>e</sup> siècle par un moine du Mont Soracte, on relate qu'en 846, lors du sac de Saint-Pierre, un Sarrasin a planté sa lance dans la poitrine de l'image du Seigneur qui se trouvait dans l'abside ; aussitôt du sang en sortit.
- 38 Nous pouvons avec prudence avancer l'hypothèse selon laquelle c'est le concept de transsubstantiation qui a limité le culte du Saint Sang. Tout comme à Fécamp, ou dans

les visions graaliennes dans les romans arthuriens, les mystères eucharistiques relativisaient la vénération qui s'adressait à la relique du sang. Si, par leur consécration, le pain et le vin se changent quotidiennement en chair et en sang du Christ, quel besoin de vénérer le sang-relique ? D'autant plus qu'en guise de reliques, on pouvait placer des hosties consacrées dans l'autel !

- 39 Le véritable culte du Précieux Sang, puis celui du Sacré Cœur, se développent à la suite des changements de la sensibilité religieuse à partir des XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles. Les raisons de cette évolution sont complexes : le développement de la religiosité individuelle, avec une intériorisation de la dévotion, qui mène à la méditation sur les souffrances du Christ, en faisant revivre sa Passion parfois jusqu'à l'apparition des stigmates sanglants sur le corps de quelques saints. Parallèlement à cela, l'exaltation de l'Eucharistie fait naître nombre de légendes où le sang du Christ coule réellement de l'hostie blessée, profanée.
- 40 Les tendances mystiques déplacent ensuite l'intérêt du Sang du Christ vers un nouvel objet de dévotion, le Sacré Cœur, qui correspond encore mieux à l'idée de l'union intime de l'être humain avec l'époux céleste.
- 41 Pendant que les images et les textes de la fin du Moyen Âge évoquent avec force la souffrance du Christ, les charmes pour arrêter le sang et guérir les plaies donnent une conception toute différente de la blessure du côté du Christ. Les formules dites de Longin mettent en relief le caractère miraculeux de la plaie du côté qui reste exempt de tout symptôme pathologique, ce trait miraculeux, d'allure docétiste, constituant le précédent légendaire pour la guérison du malade.
- 42 Sang réel du Christ, sang miraculeux des images, sang eucharistique : toutes ces sortes de sang sont les preuves de la présence divine vivante, leur dévotion rappelant, sous des formes variées, la symbolique du sacrifice du Christ pour le rachat de l'humanité.

---

## NOTES

1. Sur la littérature du Graal, la bibliographie est immense. Voir dernièrement : *The Grail. A Casebook*, éd. Dhira B. MAHONEY, New York/Londres, Garland, 2000 ; AURELL, Martin, *La légende du roi Arthur*, Paris, Perrin, 2007, 692 p.
2. CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval ou Le Conte du Graal*, éd. et trad. Daniel POIRION, in CHRÉTIEN DE TROYES, *Œuvres complètes*, Paris, Gallimard (coll. La Pléiade), 1994, p. 683-911 ; voir aussi la trad. de Lucien FOULET, in *La légende arthurienne*, Danièle RÉGNIER-BOHLER (dir.), Paris, Laffont, 1989, p. 7-115 ; trad. de Charles MÉLA in *La légende du Graal dans les littératures européennes. Anthologie commentée*, Michel STANESCO (dir.), Paris, Librairie générale française (coll. La Pochothèque), 2006, p. 125-284.
3. CHRÉTIEN DE TROYES, *Perceval...*, v. 2998-3419, p. 759-770.
4. *Ibid.*, v. 3494-3611, p. 772-774.
5. *Ibid.*, v. 6337-6431, p. 841-843.
6. Sur la lance-qui-saigne, voir BROWN, Arthur C. L., « The Bleeding Lance », *Publications of the Modern Language Association of America*, 25, 1920, p. 1-59.

7. ROBERT DE BORON, *Le Roman de l'Estoire dou Graal*, éd. William A. NITZE, Paris, Champion (Les Classiques français du Moyen Âge), 1927, 136 p. ; voir aussi *Joseph d'Armathie. A Critical Edition of the Verse and Prose Versions*, éd. Richard O' GORMAN, Toronto, Pontifical Institute of Medieval Studies, 1995, 575 p. ; trad. d'Alexandre MICHA, in *La légende du Graal...*, p. 303-357.
8. *Didot-Perceval* [selon le nom de l'ancien propriétaire du manuscrit de la BnF, fr. n.a. 4166], éd. William ROACH, Philadelphie, University of Pennsylvania Press, 1941 et Genève, Slatkine Reprints, 1977, 348 p.
9. Première Continuation ou Continuation-Gauvain : *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes*, t. I-III : *The First Continuation*, éd. William ROACH, Philadelphie, 1949-1952 ; trad. (de la rédaction courte) Colette-Anne VAN COOLPUT-STORMS, Paris, Librairie générale française (Lettres gothiques), 1993. Deuxième Continuation ou Continuation-Perceval : *The Continuations of the Old French Perceval of Chrétien de Troyes*, t. IV : *The Second Continuation*, éd. William ROACH, Philadelphie, The American Philosophical Society, 1971 ; trad. Simone HANNEDOUCHE, *Perceval et le Graal. Les Continuations*, Paris, Triades, 1968.
10. MANESSIER, *La Troisième Continuation du Conte du Graal*, éd. bilingue, publication, traduction, présentation et notes par Marie-Noëlle TOURY, avec le texte édité par William ROACH, Paris, Champion (Champion Classiques, Moyen Âge), 2004.
11. GERBERT DE MONTREUIL, *La Continuation de Perceval* [Quatrième Continuation], éd. Mary WILLIAMS – Marguerite OSWALD, Paris, Champion (Les Classiques français du Moyen Âge), 1922, 1925, 1975.
12. *La Quête du Saint Graal, roman en prose du XIII<sup>e</sup> siècle*, éd. Fanni BOGDANOW, trad. Anne BERRIE, Paris, Librairie générale française (Lettres gothiques), 2006, 831 p.
13. *L'Estoire del Saint Graal*, éd. Jean-Paul PONCEAU, Paris, Champion (Classiques français du Moyen Âge), 1997, 2 vol. p. 120-121.
14. *Lancelot*, éd. Alexandre MICHA, 1978-1983, 9 vol. (Textes littéraires français) ; trad. partielle par Alexandre MICHA, Paris, 10/18, 1984, 2 vol.
15. *Le Roman de Tristan en prose*, t. I-IX, Genève, Droz (Textes littéraires français), 1987-1997.
16. *Perlesvaus ou le Haut Livre du Graal*, éd. William A. NITZE – T. Atkinson JENKINS, Chicago, 1932-1937 ; trad. fr. par Anne BERTHELOT, Greifswald, Reineke-Verlag, 1997.
17. *Evangelia apocrypha*, éd. Constantin TISCHENDORF, Leipzig, Avenarius & Mendelssohn, 1853 ; 1876<sup>2</sup>, p. LIV-LXXVII et 210-434 ; KIM H. C., *The Gospel of Nicodemus, Gesta Salvatoris*, Toronto, 1973 ; trad. fr. Rémi GOUNELLE, Zbigniew IZYDORCZYK, *L'Évangile de Nicodème ou les Actes faits sous Ponce Pilate (recension latine A), suivi de La lettre de Pilate à l'empereur Claude*, Turnhout, Brepols, 1997 ; trad. Ch. FOURRER, présentation par Rémi GOUNELLE, in *Écrits apocryphes chrétiens*, II, éd. Pierre GEOLTRAIN et Jean-Daniel KAESTLI, Paris, Gallimard (Coll. la Pléiade), 2005, p. 249-297.
18. *Evangelia apocrypha...*, p. LXXXII-LXXXIV et 471-486 ; trad. fr. G. BESSON, Michèle BROSSARD-DANDRÉ et Zbigniew IZYDORCZYK, in *Écrits apocryphes chrétiens...*, p. 369-398.
19. ROBERT DE BORON, *Le Roman...*, v. 395-398 ; 433-435 ; 507-509 ; 555-574 ; 713-734 ; 851-870.
20. *L'Estoire del Saint Graal...*, t. II, § 672-673, p. 426-427.
21. *La Quête du Saint Graal...*, § 19, p. 110-113. Voir sur ce sujet : BAUDRY, Robert, « La vertu nourricière du Graal », in *Banquets et manières de table au Moyen Âge, Senefiance* 38, Aix-en-Provence, Publications de l'Université de Provence, Cuerma, 1995, p. 433-450 et BERTHELOT, Anne, « Le Graal nourricier », *ibid.*, p. 451-466.
22. Voir sur ce sujet : PEEBLES, Rose Jeffries, *The Legend of Longinus in Ecclesiastical Tradition and English Literature, and its Connection with the Grail*, Baltimore, J. H. Furst, 1911 ; BURDACH, Konrad, *Der Gral. Forschungen über seinen Ursprung und seinen Zusammenhang mit der Longinuslegende*, Stuttgart, Kohlhammer, 1938.
23. Voir sur la date de son arrivée d'après le *Chronicon Paschale*, KLEIN, Holger A., « Constantin, Helena, and the Cult of the True Cross in Constantinople », in *Byzance et les reliques du Christ*,

Jannic DURAND et Bernard FLUSIN (éd.), Paris, Association des Amis du Centre d'Histoire et Civilisation de Byzance, 2004, p. 31-59, ici p. 42 et 45.

24. ADAMNAN, *De locis sanctis*, I, VIII, éd. Ludwig BIELER, *Itineraria et alia geographica*, Turnhout, Brepols (Corpus Christianorum, Series Latina CLXXV), 1965, p. 191-192 ; trad. Pierre MARAVAL, *Récits des premiers pèlerins chrétiens au Proche-Orient (IV<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> siècle)*, Paris, Cerf, 1996, p. 247 : « Arculfe a vu également la lance du soldat avec laquelle celui-ci avait frappé le côté du Seigneur suspendu sur la croix. Cette lance se trouve dans le portique de la basilique de Constantin, sertie dans une croix de bois. Sa hampe est divisée en deux parties. »

25. CONSTANTIN PORPHYROGENETE, *Liber de ceremoniis*, I, 24, *Patrologia Graeca*, éd. Jacques-Paul Migne, 112, col. 421-422.

26. Voir le catalogue *Le trésor de la Sainte-Chapelle*, Jannic DURAND et Marie-Pierre LAFFITTE (dir.), Paris, Réunion des Musées Nationaux, 2001, p. 82-84 et *passim*.

27. Voir RUNCIMAN, Steven, « The Holy Lance found at Antioch », *Analecta Bollandiana*, 68, 1950, p. 197-209. Sur la Lance de Constantinople et d'Antioche, voir aussi DE MELY, Fernand, « Reliques de Constantinople. La Sainte Lance », *Revue de l'Art chrétien*, 40<sup>e</sup> année, 4<sup>e</sup> série, t. VIII, 1897, p. 1-11 et 120-127.

28. Voir dernièrement MÜLLER R., « Il Sacro Catino », in *Intorno al Sacro Volto, da Bisanzio a Genova*, Anna Rosa CALDERONI MASETTI, Colette DUFOUR BOZZO et Gerhard WOLF (dir.), Venise, Marsilio, 2007, 250 p.

29. Voir *Jacopo di Voragine e la sua Cronaca di Genova*, éd. Giovanni MONLEONE, Rome, Istituto Storico Italiano, 1941, t. I, p. 307-314.

30. Voir ONATE OJEDA Juan Angel, *El Santo Grial. El Santo Caliz de la Cena, venerado en la Sta. Iglesia Catedral Basilica Metropolitana de Valencia*, Valencia, Nàcher, 1990 ; SANCHEZ NAVARRETE, Manuel, *El Santo Caliz de la Cena, (Santo Grial) venerado en la Catedral de Valencia*, Valencia, Cofradria del Santo Càliz, 1994 ; SANCHO ANDREU, Jaime, éd., *El Santo Caliz. Historia, leyenda y culto*, Valencia, Generalitat Valenciana, 2006.

31. ROBERT DE BORON, *Le Roman...*, v. 893-916.

32. *L'Estoire del Saint Graal...*, t. I, § 111-120, p. 72-78.

33. Voir VLOBERG, Maurice, *L'Eucharistie dans l'art*, Grenoble/Paris, Arthaud, 1946, t. II, p. 199-208.

34. *La Quête du Saint Graal...*, § 320-323, p. 632-639.

35. *Ibid.*, § 330-332, p. 650-653.

36. Voir la synthèse de RUBIN, Miri, *Corpus Christi. The Eucharist in Late Medieval Culture*, Cambridge, Cambridge University Press, 1991, XV-432 p.

37. La fête du *Corpus Domini* devient officielle en 1264.

38. PAUPHILET, Albert, *Études sur la Queste del Saint Graal*, Paris, Champion, 1921, réimp. 1980, p. 24-25.

39. *Ibid.*, p. 26.

40. Voir sur ce thème BOZOKY, Edina, « La Bête glatissant et le Graal », *Revue d'histoire des religions*, 188, 1974, p. 127-148 ; ROUSSEL, Claude, « Le jeu des formes et des couleurs : observations sur la 'beste glatissant' », *Romania*, 104, 1983, p. 49-82.

41. *L'Estoire del Saint Graal...*, t. I, § 268, p. 166.

42. *La Quête du Saint-Graal...*, § 323, p. 638-639.

43. Voir STONES, Alison, « Seeing the Grail. Prolegomena to a Study of Grail Imagery in Arthurian Manuscripts », in *The Grail. A Casebook...*, p. 301-366, ici p. 333.

---

## RÉSUMÉS

Plusieurs thèmes de la littérature du Graal reflètent la dévotion à la Passion du Christ, et plus spécialement au Saint Sang. Après avoir esquissé l'histoire des romans français du Graal (fin XII<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècle), cette communication présente l'identification du Graal et de la lance-qui-saigne avec des reliques de la Passion du Christ (Graal : plat de la Cène dans lequel Joseph d'Arimathe a recueilli le sang du Christ ; la lance-qui-saigne : lance par laquelle Longin a transpercé le côté du Christ), puis les visions graaliennes qui mettent en scène le dogme de la transsubstantiation, étroitement lié au culte du sang du Christ.

Several themes in Grail literature reflect the devotion to the Passion of Christ, and especially to the Holy Blood. After outlining the development of French Grail romances (late 12<sup>th</sup> to 13<sup>th</sup> centuries) this paper will set out the ways in which the Grail and the Bleeding Lance came to be identified with relics from the Passion of Christ (the Grail as a dish from the Last Supper in which Joseph of Arimathea received Christ's blood; the Bleeding Lance as the lance with which Longinus pierced Christ's side). Finally, visions of the Grail will be presented as the enactment of the dogma of transubstantiation, which is closely linked to the religious significance of the Blood of Christ.

## INDEX

**Keywords** : Grail romances, Holy Blood, Grail, Bleeding Lance, Longinus, Last Supper, Arimathea (Joseph of), eucharist, transubstantiation, relics of the Passion

**Mots-clés** : romans du Graal, Saint Sang, Graal, lance-qui-saigne, Longin, Cène, Arimathe (Joseph d'), eucharistie, transsubstantiation, reliques de la Passion

## AUTEUR

**EDINA BOZOKY**

Université de Poitiers

CESCM